

vous placerez comme sur un sommet d'où vous contemplez vos horizons, d'où vous choisirez vos points de vue et vos tableaux. Je n'insiste pas sur la nécessité de cette préparation ; elle n'a manqué, j'en suis sûr, à aucun de vous. Seulement, ne croyez pas que, si excellente qu'elle ait été, elle vous suffise pour la leçon présente, pour la leçon à faire sur un sujet déterminé auquel il vous faudra donner les développements et les aspects les plus divers, suivant le temps dont vous pourrez disposer, suivant aussi les besoins ou le degré d'instruction de vos élèves.

La leçon d'histoire à l'école primaire, malgré ses apparences d'extrême simplicité, mais c'est un véritable poème, messieurs ! Elle a son début obligé, son personnage ou son fait principal, ses personnages ou ses faits secondaires, et jusqu'à ses épisodes. Tout cela doit se fondre, dans l'esprit de l'enfant comme dans le vôtre, en une merveilleuse unité qui est la leçon même, le poème, puisque j'ai prononcé ce mot.

Il faut que chaque chose y soit mise en son lieu ;
que le début, la fin, s'épandent au milieu ;
que d'un art délicat les pièces assorties
N'y fassent qu'un seul tout des diverses parties.

Il faut en outre, que l'enseignement du jour s'y rattache à celui de la veille, qu'il prépare, qu'il engendre en quelque sorte celui du lendemain.

Or, qui de nous, Messieurs, se sent assez fort pour faire à l'improviste une leçon satisfaisant à toutes ces exigences et réunissant toutes ces conditions ? Pour moi, je n'ai jamais eu l'honneur d'y réussir, et, si j'en ai eu quelquefois la prétention, j'étais bientôt obligé de me frapper la poitrine en m'adressant les plus graves reproches. Tantôt je m'élevais trop haut, tantôt je m'abaissais outre mesure ; ou bien, il m'arrivait d'avoir à chercher mes idées, mes mots, mes moyens..... Pendant ce temps là, je sentais mon volage auditoire m'échapper, me quitter pour les mouches du plafond, pour les bruits de la rue ou pour quelque bonne niche à faire au voisin. Heureux lorsque je n'étais pas puni plus sévèrement encore de ma présomption ! Dans tous les cas, j'éprouvais un vil remords d'avoir, faute de préparation, fait perdre à mes élèves une demi-heure ou trois quarts d'heure qui, multipliés par 50 ou 60, mettaient à ma charge un produit formidable.

Car, Messieurs, vous l'avez deviné : parmi les ressources que je vous indiquais tout à l'heure comme étant à votre disposition pour l'enseignement de l'histoire dans vos écoles, la meilleure, la plus sûre, la plus fructueuse, est sans contredit la leçon orale, la leçon orale avec la vie, l'entraîne et l'intérêt qui lui sont propres, et aussi avec ses résultats bien autres que ceux que l'on obtient par l'emploi du meilleur livre. Si la science "livresque" a fait son temps, ce doit être surtout quand il s'agit de l'enseignement de l'histoire.

Ce serait donc ici le lieu de vous tracer les règles de la leçon orale ; mais, outre que d'autres l'ont fait avec un talent que j'ai souvent admiré sans pouvoir y atteindre, ce riche sujet nous entraînerait bien au-delà du temps qui m'est assigné. Je dois me contenter de vous montrer en quelques mots combien la leçon orale est favorable à notre enseignement historique, et que d'ailleurs, le plus souvent, sinon toujours, elle est la seule qui se trouve y convenir.

Messieurs, pourquoi m'écoutez-vous en ce moment avec tant d'attention, peut-être même avec quelque intérêt ? — Parce que je vous parle ; parce que le son de ma voix, l'expression de mon visage, les battements de mon cœur donnent de la vie à mon sujet et de la couleur à mes pensées. Pourquoi l'enfant quitte-t-il si volontiers le livre le plus attrayant pour aller sur les genoux de son aïeul entendre des récits cent fois ressassés ? Pourquoi encore, quand il oublie si vite des leçons apprises par cœur, avec tant de peine pourtant ! même les fables de son premier ami le bon La Fontaine, se souviendra-t-il à tout jamais des contes du Petit Poucet, de Barbe-Bleue, du Petit Chaperon-Rouge ? Parce que la parole est une grande séductrice ; parce que ce qui s'introduit par l'oreille pénètre bien plus avant dans les esprits que ce dont la mémoire fait seule tous les frais.

Parlez donc à vos élèves, messieurs ; parlez-leur beaucoup, parlez-leur toujours. Racontez et racontez encore les grands faits de notre histoire nationale. Et, si vous savez vous y prendre, tout yeux et tout oreilles, vos petits auditeurs les boiront avec avidité ; leurs jeunes âmes s'en imprégneront, et le souvenir en restera profondément gravé dans leur mémoire (Applaudissements). Les détails pourront s'évanouir, mais ce qu'il y a d'essentiel, de capital, surtout ce qu'il y a de beau,

de grand et de noble, d'accessible à leur intelligence et à leur imitation, ce sur quoi, par conséquent, vous aurez particulièrement insisté, demeurera intact pour inspirer de généreux sentiments, et, ce qui vaut mieux encore, de généreuses actions.

Je vous disais tout à l'heure que la leçon orale d'histoire, dont vous venez d'entrevoir les avantages, est à peu près la seule qui puisse convenir dans l'école primaire à notre enseignement historique. Voyez plutôt.

Déjà, au début, elle est la seule praticable, car il est convenu, n'est-ce pas ? que chez nous l'enseignement historique commence de bonne heure. Vous admettez avec moi ce principe que, dès son entrée à l'école, l'enfant, au lieu d'être, comme par le passé, livré exclusivement à des exercices rebutants de lecture, doit être appliqué (dans la mesure de ses forces, bien entendu) à toutes les matières fondamentales de l'instruction primaire.

Cela étant, et puisque nos chers enfants peuvent ne pas savoir lire encore, la leçon orale d'histoire s'impose à leur égard.

Seulement, c'est alors que cette leçon se présente avec toutes ses difficultés, avec toutes ses délicatesses ; qu'elle exige un tact infini, et quant au choix des sujets, et quant à la manière de les traiter.

Comme il faudra se préparer, s'ingénier, réfléchir pour y être à la fois "et sublime et plaisant !" prendre pour soi, et méditer ces conseils que donne Boileau au poète qui veut réussir sur la scène, conseils que je ne puis m'empêcher de vous rappeler, tant ils conviennent bien à notre situation !

Oh ! oui, c'est surtout par les leçons d'histoire faites devant des enfants dans le premier âge, qu'il faut user de toutes les ressources de la pédagogie, recourir à tous les secrets, je dirais volontiers à toutes les ruses du métier, qu'il faut se faire acteur en quelque sorte et joindre l'action à la parole ; avoir sans cesse la craie ou l'image à la main pour parler aux yeux en même temps qu'aux oreilles ; discerner ce qui peut être dit aujourd'hui de ce qui doit être remis au lendemain ou aux années suivantes ; choisir les anecdotes pour y rattacher un grand nom ou un grand fait ; récapituler, se résumer, repasser par les mêmes chemins pour faire la trace plus profonde, pour établir déjà dans les esprits un certain ordre, un certain enchaînement qui soit une trame prête pour les enseignements ultérieurs.

Messieurs, je me suis essayé dans ce genre de leçons ; essayez-vous y à votre tour ; et je ne doute pas qu'avec votre expérience, avec votre cœur d'instituteur, vous y réussissiez mieux que moi. Ce n'est pas par modestie que je parle ainsi : n'ai-je pas entendu à Grenoble Mlle Garnier, à Moreux au fond des Landes M. Laurens, à Arles Mlle Gibert, et, dans mes chères anciennes écoles de Paris, de jeunes maîtres et de jeunes maîtresses interpréter mes essais ou les devancer avec un talent qui me laissait bien loin en arrière ?

Mais, m'a-t-on dit souvent — et peut-être a-t-on pensé plus souvent encore sans me le dire — que restera-t-il de ces leçons orales d'histoire, même les mieux comprises et les mieux faites, chez de tout petits enfants qui ne savent pas même encore assez lire pour en épeler, à plus forte raison pour en apprendre par cœur les résumés les plus succincts et les plus rudimentaires ? — Ce qu'il en restera, messieurs ? d'heureuses impressions ; l'épanouissement intellectuel et moral ; l'éveil et la mise en jeu d'une foule de facultés ; l'habitude de voir, d'entendre, d'écouter, d'observer, de réfléchir, d'entrer en communication avec le maître et de s'intéresser à ses entretiens, c'est à dire, il me semble, une excellente préparation aux enseignements sérieux de l'avenir. Mais il en restera quelque chose de plus. Si vous en doutez, passez à votre doigt l'anneau de Gyges ; spectateurs invisibles, assistez aux réunions de famille qui suivent le retour de l'école. Là, vous verrez des parents et étonnés et ravis d'entendre leur cher marmot leur babiller votre leçon d'histoire, en y joignant, bien entendu, des grâces naïves auxquelles vous n'avez pas songé, mais qu'il trouve, lui, dans sa jeune et fraîche nature. Mon Dieu ! j'évoque ici des souvenirs personnels ; mais je puis bien en appeler aussi aux confidences que des mères heureuses et charmées vous ont faites certainement bien des fois. Ce n'est pas tout : à des années de distance, lorsque l'enfant se sera fait adolescent ou adulte, vous serez ébahis de retrouver chez lui des traces profondes et inéffaçables de ces premières leçons que vous aviez considérées d'abord comme peu utiles ou comme à peu près perdues ; c'est encore là un résultat que pourra vous confirmer, si ce n'est déjà fait, votre propre expérience.